

*D. 130.*

VICTOR TISSOT

---

LA

SUISSE INCONNUE

---

DOUZIÈME ÉDITION



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1888

Tous droits réservés.

Ils étaient dans la Canebière d'Enseigne.

A force de manœuvrer et des pieds et des mains, ils se trouvèrent enfin debout devant un petit bâtiment carré. Le guide ouvre une porte, les hisse sur un tas de foin et fait mine de refermer à clé le chenil.

Le timide botaniste se récrie énergiquement ; il ne veut pas être gardé comme un prisonnier ; il réclame la clé. Le Valaisan, rendant aux deux étrangers, confiance pour confiance, avait, de son côté, peur de ses couvertures. On s'échauffe de part et d'autre : « Je voyais arriver le moment, disait Flamans en me racontant cette aventure, où notre homme crierait au secours ; j'offris ma médiation, et la paix se conclut aux conditions suivantes : Le Valaisan gardera sa clé, nous garderons nos couvertures, mais la porte restera entre-bâillée ! »

Le Valaisan n'eut alors plus de doute sur l'honnêteté des voyageurs. Aussi la convention fut-elle fidèlement observée de part et d'autre. La nuit se passa tranquillement ; toutefois, à la pointe du jour, un coq dont les deux touristes n'avaient pas remarqué la présence, fit entendre son chant matinal, et ledit chant fut suivi de près par un accident assez notable pour celui des deux dormeurs qui était couché sous le perchoir.

Grande animation dans la principale rue de Grimentz. De jolies scènes pittoresque. On selle les mulets, attachés devant les portes ; les filles, les femmes, les hommes, tous ceux qui s'appêtent à partir, sont endimanchés. Demain, les troupeaux quittent le chalet de la haute montagne ; et chaque famille envoie des représentants à l'alpe de Zatelet-

Praz, au fond du val de Moiry, pour le partage des beurres et des fromages, qu'on y a fabriqués pendant la saison d'été.

A la fontaine commune, autour du grand bassin noir, creusé dans un mélèze énorme, les battoirs des lavandières vont déjà leur train et les langues aussi font une preste besogne. Et au four banal, ouvrant sa large gueule rouge, sous un auvent, au milieu du village, l'activité n'est pas moins grande : M. le conseiller Deloye (Daniel) et sa femme, enfournent leur pain, — de belles galettes blondes, à la croûte croquante, se conservant six mois et fleurant bon le blé de seigle. — M. le conseiller m'appelle pour m'inviter à goûter son pain qu'il arrose d'un verre de glacier, — certainement le meilleur que j'aie bu de ma vie. Il avait quinze ans de cave.

Ce vin exquis se fait avec un raisin tout ordinaire, appelé *rèze*. On le laisse d'abord fermenter dans les caves de Sierre, puis on le transporte dans les villages de la montagne, et non au glacier de Zinal, comme dit M. Desor. Au bout de dix ans, il subit une seconde fermentation qui lui donne un bouquet particulier, le bouquet du « Glacier ». A Grimentz, on boit du vin du Glacier qui est vieux de 50 à 60 ans. Celui qui vous en fait boire vous dit : « Je l'ai hérité de mon beau-père qui l'avait de son père. » Ce vin n'est pas en bouteilles, il est encore en tonneau.

En sortant de Grimentz, le chemin s'en va en flânant à travers de grasses prairies ; il passe près d'un bâtiment en ruine, construit jadis par une société anglaise pour l'exploitation de mines de nickel, aujourd'hui abandonnées ; puis il s'enfonce dans une gorge sauvage, où coule, en jetant un long sanglot,

la Navigence, qui descend du glacier de Moiry ; puis il monte, il monte de roc en roc, quelquefois taillé en gradins pour le passage des bestiaux, jusqu'à ce qu'il arrive à l'écartement de la vallée, à l'entrée d'un de ces vallons que les poètes mettaient autrefois en romance et que les horlogers genevois continuent de peindre sur leurs boîtes à musique. Ces vallons-là, ces « beaux vallons de l'Helvétie », sont en effet pleins d'harmonies : les cloches des troupeaux y résonnent jour et nuit, et ce concert de clochettes et de sonnailles que vous entendez tout à coup dans la solitude, et que les échos répètent comme un chœur lointain et mystérieux, est une des impressions les plus vives et les plus saisissantes des Alpes.

Et quelle joie d'entendre, après cinq ou six heures de marche, la musique des clarines qui vous annoncent la montagne habitée, la halte réconfortante au chalet, devant le foyer où bout la grosse chaudière à fromage !

Je ne voyais pas encore les chalets de l'alpage de Torrent, mais leur présence m'était déjà annoncée par le bruit des sonnailles. Et mes oreilles, enchantées, s'ouvraient aussi grandes que mon appétit. Je sentais déjà la bonne odeur des « raclettes », et comme l'ivresse blanche du lait de la montagne.

Enfin, après une dernière montée, je débouche sur un plateau ; une agglomération de blocs de pierres grises m'apparaît : c'est le chalet, la « remuentz », comme disent les Valaisans, c'est-à-dire le lieu où l'on « remue », où l'on transporte le bétail. Les pierres sont simplement superposées, entassées les unes sur les autres, le jour pénètre à travers leurs in-

terstices. La porte est à claire-voie, avec une chaîne pour la fermer. Le toit recouvert de lames d'ardoises retenues par de grosses pierres, descend jusqu'au niveau de la rampe sur lequel il s'appuie, et une grande muraille de blocs de rochers, une sorte de rempart le défend contre les avalanches qui menacent chaque printemps de l'emporter.

Quelle différence entre ces chalets-là et les confortables et élégants chalets du canton de Fribourg et de la Suisse allemande ! Le chalet valaisan est encore ce qu'il était à l'époque où les premiers pâtres se bâtirent des abris avec les cailloux ramassés dans la montagne. On ne peut rien imaginer de plus simple, de plus primitif, de plus pauvre.

Entrons. Le sol, piétiné, est humide et sali de toutes sortes de débris ; pas de chaises, pas de table ; sur un foyer où brûlent des troncs, une chaudière est suspendue, pleine de lait d'une teinte jaunâtre ; une grande baratte est fixée à une poutre ; et, dans le fond, il y a le lit du « maître », une peau de bœuf déroulée à terre avec une couverture dont il est impossible d'indiquer la couleur. Au chalet valaisan il n'y a pas de foin, de ce bon foin dans lequel on dort au chalet fribourgeois. Les bergers passent la nuit étendus sur des sacs ou des peaux de mouton, devant le foyer qui flambe, les pieds tournés vers les tisons chauds. A travers les brèches de la toiture, on voit les étoiles qui brillent, et, quand il pleut, on reçoit des gouttières sur le dos. Il m'est arrivé plus d'une fois d'ouvrir mon parapluie dans un chalet valaisan.

Je n'ai cependant jamais été obligé de coucher dans la chaudière à fromage, comme ce touriste qui

n'avait ni peau de mouton ni de châle à étendre sur le sol humide.

A ce grand carré de pierres nues est collée une autre construction plus petite, qui sert de cave et de grenier. Là sont rangés, les uns à côté des autres, ces petits fromages valaisans, qui ont le diamètre d'une roue de chariot d'enfant.

Au-dessus des fromages, sur un échafaudage auquel on parvient par une échelle, on conserve le beurre en grosses mottes, fortement salées. Il y en a des centaines et des centaines, s'empilant jusqu'au toit, dans leur blancheur jaunie de vieille graisse. Ce beurre conservé n'en est pas moins excellent, et on peut être bien certain qu'il est pur de tout alliage.

La baratte, dans laquelle il se fabrique est un grand tonneau fixé à un axe, au milieu d'un ruisseau qui descend de la montagne et le met en mouvement. C'est le moulin à beurre.

Quelques pâtres, assis sur des troncs d'arbres, groupés autour du foyer, surveillent des quartiers de fromage exposés à la chaleur des braises. Quand le fromage est suffisamment fondu, l'un d'eux prend un long couteau, racle la couche grillée et la jette sur une tranche de pain. C'est ce qu'on appelle une « raclette ». Et c'est fort bon, arrosé de vin. Ils m'invitent à prendre place au milieu d'eux, en me disant : « Nous faisons la fête ; demain, nous partageons les fromages, et tout le bétail descendra. »

La répartition des fromages se fait d'après le lait produit par chaque vache, et dont la quantité a été mesurée le quatrième ou septième jour après l'arrivée à l'alpage, en présence des associés et sous la surveillance des chefs de montagne.

Ces pâtres aux vêtements usés et troués, rapiécés en vingt endroits, luisants de crasse, au linge et à la peau de charbonnier, sont les hommes les plus heureux du monde, contents de leur sort, aimant cette vie libre et nomade de la montagne, avec ses longs repos paresseux et ses moments d'activité périlleuse, quand il faut aller, au milieu de la nuit et de la tourmente, rallier le troupeau éparpillé dans les précipices. Il n'y a pas de cœurs plus simples, plus honnêtes et plus braves. — H. Flamans, qui les a longuement pratiqués, a dit d'eux : « Je les ai rencontrés dans mainte excursion ; je les ai toujours trouvés animés des meilleurs sentiments. Nulle convoitise, nul regret. Comment en auraient-ils au milieu des splendeurs naturelles qui les entourent ! Ils considéraient avec curiosité mon fusil Lefauchaux, les conserves alimentaires que j'apportais, la carte où je leur montrais, marqué d'un point noir, le chalet qui les abritait, la ligne bleue du torrent, les chiffres indiquant l'altitude des cimes. C'était la première fois que l'on présentait à leur vue de tels objets, et leur surprise, leur émerveillement me causaient un plaisir infini. Avec quelle dignité de bonnes gens blessés dans leur amour-propre ils refusaient mon argent, lorsque je voulais payer mon écot, car il y a pour eux des choses qui ne se vendent pas, et l'hospitalité est de celles-là.

« La brusquerie et la simplicité de l'accueil, dans les montagnes, ne sont pas sans charme. Qu'on est loin de l'obséquiosité des villes, des compliments filandreux et menteurs, des courbettes deux ou trois fois renouvelées, le chapeau à la main et le sourire aux lèvres ! On vous souhaite la bienvenue d'une voix

rude, entre deux grands coups de gaule appliqués sur l'échine d'une vache récalcitrante.

« Les bergers ou les pâtres sont ordinairement au nombre de dix à quinze, et obéissent à un chef, au *maître*, élu chaque année par les consorts propriétaires de l'alpage. Ces élections, qui se font à la majorité des voix, ont souvent dans les villages valaisans plus d'importance que les scrutins politiques.

« Le « maître » n'a aucune familiarité avec les bergers, ses inférieurs. Et ceux-ci ne montrent non plus vis-à-vis de lui aucune bassesse, aucune flatterie servile, mais une soumission grave, nécessaire à l'intérêt général.

« Ah ! quel beau spectacle de voir « le maître » du troupeau qui descend lentement des hauteurs. Deux cents vaches le suivent, en s'éparpillant au milieu des genévriers et des touffes de rhododendrons sur la croupe mouvementée de la montagne. Petites comme le sont toutes celles de la race valaisane, vives d'allure, belliqueuses d'humeur, elles agitent joyeusement leurs sonnettes et, en vous voyant, allongent leurs museaux roses, glissent voluptueusement leur langue dans leurs narines, comme pour demander une poignée de sel.

« Perchée sur le sommet d'un mamelon, la *reine* (1)

(1) Dans les Alpes valaisanes, chaque troupeau a sa *reine*. Le choix d'une *reine* dépend de ses forces et de sa beauté. Lorsque le troupeau est en marche, elle prend ordinairement la tête de la colonne. Quand deux troupeaux se rencontrent, il arrive presque toujours que les deux reines se provoquent en combat singulier. Les montagnards eux-mêmes organisent ces luttes curieuses et se montrent très fiers de la victoire de leur reine.

(HENRI FLAMANS.)



du troupeau, une belle vache « superbe, énorme, rousse et de blanc tachetée », dans une immobilité majestueuse, regarde vaguement l'horizon. Fière de la supériorité de ses forces, elle semble, avec le calme d'une conviction bien établie, défler ses compagnes et chercher, impatiente du combat, quelque adversaire digne de se mesurer avec elle.

« Le *maître* continue à observer le troupeau de cet œil, dont parle La Fontaine, qui aime à s'assurer et à se rendre compte de tout. De temps en temps, il plonge à droite et à gauche sa main remplie de sel dans les mufles béants et quémandeurs.

« On ne se hâte pas. « Tiauh! tiauh! » crient à tue-tête les bergers disséminés dans toutes les directions et fort occupés à séparer les groupes batailleurs. « Aïe donc, la *moteila* (vache noire qui a le front taché de blanc); ici la *zalandra*, la *griotta*, la *cuazou!* » (dénominations diverses basées sur la couleur du manteau). C'est mille cris bizarres que répercute l'écho. Lentement les vaches s'assemblent derrière le chalet au milieu des rochers qui affleurent le gazon, sur une espèce de plateau où l'on a l'habitude de les traire. Le vacarme et le bruit des clarines devient de plus en plus assourdissant.

« Une demi-heure s'écoule. Le *maître* traverse la foule mugissante des vaches et reçoit plus d'un coup de queue. Une gaieté réelle anime le troupeau.

« C'est pour ne pas troubler cette belle humeur, présage d'un lait abondant, que les pasteurs se gardent bien de harceler leurs bestiaux et les dirigent insensiblement vers le pied de la colline.

« Un ruissellement de notes argentines et vibrantes se fait entendre soudain dans les airs, suivi d'éclats

de fouets et du jappement des chiens. Par centaines, les moutons quittent les hauteurs et débouchent au-dessus d'un immense escarpement. On les distingue à leur toison blanche dessinant des constellations sur les parois presque perpendiculaires des rochers, au pied desquels quelques génisses se mirent dans les eaux claires d'un petit lac.

« Après une prière, les vachers se répandent dans le troupeau, cherchent chacun les bêtes comises à leurs soins. Et le lait jaillit simultanément de centaines de mamelles pleines.

« Déchargées de leur fardeau, les vaches piétinent le sol et mugissent, désireuses de liberté. Elles heurtent leurs cornes comme pour la lutte, flairent le vent, — ou bien, débonnairement assises, ruminent à l'écart. Du côté du chalet, elles présentent un front de bataille ; et les bergers, armés de longs bâtons, contiennent avec peine leurs rangs pressés.

« A un signal du *maître*, elles s'avancent et tout le troupeau s'ébranle, agitant ses cloches à grandes volées. Près de l'abreuvoir, l'herbe croit drue et ferme, pleine de sucs, vierge de toute atteinte. On s'y arrête. C'est la pitance du soir. Les sacs de sel se vident ; les gazons épais sont broutés en un instant.

« *Tiauh ! tiauh !* » reprennent alors les pâtres en chœur et les vaches, précédées de leur reine toujours grave et réfléchie, regagnent les pâturages élevés où elles doivent passer la nuit.

« Avant d'ôter, pour la couchée leur lourde chaussure ferrée, les pâtres font une dernière prière ; le maître récite ou lit l'Évangile, puis entame des litanies auxquelles ses subordonnés répondent par d'énergiques : « Ayez pitié de nous ! » Les Alpes sont le

cadre naturel de ses supplications. Il y règne une menace permanente de désolation et de ruine.

« Et le lendemain, à l'aurore, le même travail recommence. »

Le maître du chalet de Torrent me fit servir une grande sébile de lait chaud ; il me prépara lui-même quelques raclettes de fromage, et tira de la huche, sous les ardoises du toit, la galette de pain dur, — si dur qu'il faut souvent prendre la hache pour la couper.

Dans les Alpes du Haut-Valais, le pain et le laitage composent toute la nourriture des pâtres ; ils ne connaissent pas, comme ces énormes pâtres fribourgeois, à figure réjouie de moine gras, le café, les tarineux, le riz au sucre et le petit verre d'eau-de-vie et souvent aussi la tranche de viande salée. Ils ont la sobriété et la maigreur des anachorètes ; taillés à la serpe, longs, pâles, ils ont quelque chose d'âpre, de dur, de fortement viril dans leur énergique et originale physionomie.

Mais il est temps de repartir.

Le fond de la vallée est plein de bétail, et, quand on monte, le spectacle de ces centaines de vaches bariolées qui vont et viennent, qui sont couchées au bord du torrent ou sous des hangars recouverts de planches pourries, — leur seule étable, leur unique refuge en cas de mauvais temps et de tourmente, — ce tableau alpestre tout vibrant de notes rouges, blanches et noires, avec, au fond, les murailles sans fin des grands glaciers éternels, est d'une originalité puissante.

L'escalade du col de Torrent est assez longue. Un

mauvais vent, qui s'était levé tout à coup, chassant et culbutant de grandes armées de nuages qui se massaient à l'horizon d'un air de mauvais augure, me fit doubler le pas.

A mesure que je m'élevais, la vue se développait ; je voyais le glacier de Moiry, au bout de la vallée, découpant dans la montagne des baies et des golfes, découvrant sa grande surface blanche relié par un isthme gelé à cette mer de glace que le Weiss-horn, le Rothorn, le grand Cornier, la Dent-Blanche et le Cervin dominant comme d'immenses récifs enneigés. Et, droit au-dessous de moi, dans le pâturage de l'alpe de Zatelet-Praz, les trois cents vaches qui paissaient ressemblaient à des jouets de Nuremberg, à de petites vaches de bois pas plus grandes que des grenouilles.

Sur le ciel dont l'azur se ride de longues lignes blanches, des nuées légères continuent de courir, pareilles à de grands vols de grues fuyant, les ailes argentées. Il fait une chaleur chaude, suffocante. La terre est brûlée. On n'entend pas un bruit, pas un cri. Les cloches des troupeaux elles-mêmes ont cessé de sonner. Et les chalets, là-bas, au pied de la montagne, ont l'air de petits tas de pierres morts.

Des ombres changeantes passaient maintenant sur la montagne, le ciel était d'un gris de plomb lourd aux épaules, triste aux yeux ; on n'apercevait plus le Grand-Cornier, ni même le Bouquetin qui était caché par des nuages sales. Tout à coup la pluie tomba, une de ces pluies de montagne, fine, serrée, pointue et perçante comme des aiguilles ; chassée verticalement, elle me cinglait la figure de petits coups de fouet. Mon gros châle de laine fut bientôt trans-

percé. Le sol détrempé devenait gras et ralentissait ma marche. Et je ne voyais tout autour de moi que ce rideau gris de la pluie qui m'enveloppait, qui me cachait tout, jusqu'au chemin. Des ruisseaux se formaient de toutes parts, semblaient sortir de terre comme des sources, grossissaient à vue d'œil avec des allures de bêtes vivantes, d'énormes serpents qui rampaient et bondissaient avec un bruissement étrange d'écailles.

Je passai au bord du lac de Zozanne sans le voir et j'arrivai droit en face d'un chalet désert, à moitié en ruines. Il y restait heureusement du bois, j'allumai un grand feu pour me sécher. Le vent qui s'engouffrait à travers les fissures des murs avivait la flamme, l'allongeait et la tordait en longues spirales. Dans cette mesure qui ne tenait plus ensemble, qui faisait eau partout, et que l'averse battait avec un bruit sinistre, il me semblait que j'étais seul, comme sur une barque abandonnée, au milieu d'une mer en furie.

Bientôt la pluie s'épaissit, se congela, et au lieu de gouttes d'eau noires, ce furent des flocons blancs, de la neige qui tomba. Tout s'éclaircit ; et je repartis d'un pas rapide, voulant gagner dans un effort le haut du col, avant que la neige n'eût complètement effacé la trace du chemin. J'allais avec toute l'ardeur d'un soldat qui monte à l'assaut et qui veut arriver vite. On m'avait bien expliqué le sentier ; on m'avait dit : « Au sommet du col, vous verrez le mur derrière lequel Ballet et Roux s'embusquèrent pour tuer M. Guenzel, le malheureux touriste hanovrien. »

Au bout d'une demi-heure, j'arrivai au-dessous du mur indiqué, et je n'avais plus qu'à descendre

dans le val d'Hérens. Évolène était à mes pieds.

La neige tombait toujours, avec un balancement lent, un silence de feuilles mortes tourbillonnant au-dessus d'un étang. Autour de moi tout était blanc, d'une blancheur vierge, immaculée; la montagne semblait tout en hermine, tout en dentelles, tout en mousseline, tout en satin, tout en perles, et le ciel était si bas, si épais, qu'on eût dit qu'il s'était affaissé sur l'immense nappe de neige. Ma bonne étoile me guide; en moins d'une heure, je traverse l'alpe Cotter et je me trouve au milieu des mayens de Lassiores, en pays vert, en pays habité! La neige n'était pas venue jusque-là. Une tasse de lait mélangée de rhum me réconforte, et je descends presque au pas de course les pâturages de Villa et de la Sage, coupant tout droit les longs circuits, les zigzags capricieux du chemin de mulets, et, à la tombée de la nuit, j'arrive à Évolène.